

ANALYSES D'OUVRAGES

Jacques Postel. — « Genèse de la psychiatrie : les premiers écrits de Philippe Pinel », in 8°, 314 p. Le sycomore, Paris, 1981.

Sous un texte qui annonce la publication souvent inédite de textes précurseurs de Pinel, Jacques Postel met tout son talent à l'exploration de données fondamentales qui dépassent singulièrement la simple résurrection d'écrits oubliés. Le rappel des règles nécessaires en histoire impose au chercheur, d'après Ellenberger, trois règles : 1) ne jamais prendre une donnée pour définitivement garantie ; 2) vérifier chaque donnée ; 3) replacer chaque donnée dans son contexte. C'est ce que fait Postel lorsqu'il étudie Pinel. La fameuse libération des aliénés de leurs chaînes telle que l'histoire officielle la conte est-elle réelle, ou bien est-elle un mythe ? Sans diminuer en rien l'œuvre immense de Pinel, il faut bien reconnaître que Postel arrive à démonter la construction hagiographique qui a abouti à une véritable légende dorée. Les confusions de dates, l'oubli du rôle dirimant de l'infirmier Pussin, surveillant des fous à Bicêtre avant même l'arrivée de Pinei, sont établis par de multiples citations de documents contredisant le rôle précis de Pinel tel que ses proches l'imaginèrent plus tard. Alors, dans un remarquable survol qui sera complété par l'étude consacrée à la position de Pinel par rapport au magnétisme de Mesmer, Postel pose la question de la signification des mythes historiques, dont le propre, selon P. Smith, est « de contredire radicalement l'expérience » pour peut-être l'occulter et justifier un désir inconscient d'opposition et de fabulation. On voit alors s'élargir le cadre individuel et biographique d'une recherche vers l'appréhension « des significations culturelles et sociales », morales et politiques, d'un mythe qui répond à un système d'explication préétabli, à un véritable délire d'interprétation... De tout ce démontage d'une légende, pourtant, le personnage de Philippe Pinel ne sort nullement amoindri. S'il ne nous est pas possible de citer tous les passionnants chapitres de cette étude, qu'au moins la phrase liminaire de *L'observation de la manie* de 1794 nous reste comme exemple, lorsque Pinel écrit : « Je ne sais quel intérêt tendre inspire un grand rassemblement de fous... »

M. Valentin.

Actes du Colloque « Laennec » des 18 et 19 février 1981 au Collège de France : numéro spécial 22, août 1981, de la *Revue du Palais de la Découverte*, in 8°, 344 p., illustrations. Paris, 1981. Envoi franco 49,50 F : Palais de la Découverte, avenue Franklin-Roosevelt, 75008 Paris.

Parmi les très grands noms qui ont illustré l'histoire de la médecine, celui de Laennec peut être regardé comme marquant un jalon aussi exceptionnel que ceux de Harvey, Claude Bernard ou Pasteur. C'est pourquoi, dans un numéro spécial de haute tenue, la *Revue du Palais de la Découverte*, sur l'initiative de M. Jean Rose, publie les *Actes* du Colloque international que le Collège de France a consacré, les 18 et 19 février 1981, à la vie, à l'œuvre et au rayonnement toujours actuel du génial découvreur de l'auscultation, dans le cadre de la commémoration du bicentenaire de sa naissance.

Inauguré sous la haute autorité du Pr Y. Laporte, administrateur du Collège de France, qui rappelle les conditions de la nomination de Laennec à la chaire de médecine en 1822, avant de laisser à son titulaire actuel, le Pr Jean Dausset, Prix Nobel, le soin d'en faire un historique exhaustif, le Colloque poursuit ses travaux pendant deux jours, sous la direction du Doyen Jean-Pierre Kernéis, et se termine par une communication émouvante du Pr Carlos Chagas, Président de l'Académie pontificale des sciences, précédant le discours de clôture du Pr Jean Bernard, de l'Académie française.

En compagnie de ces prestigieuses personnalités, plus de quarante participants de haut niveau, appartenant au monde scientifique ou médical, international ou français, traitent successivement de la vie et de l'œuvre de Laennec, médecin de Nantes à Paris ; de la méthode anatomo-clinique à l'auscultation, depuis la parasitologie, dont il est l'un des précurseurs, jusqu'à l'écoute du cœur du fœtus, inventée par son élève et ami Kergaradec ; depuis la pathologie pulmonaire jusqu'à la cardiologie. Parmi les auteurs, citons les Prs Corollez, Fréour, Grmek, Monnet, Rulière, Mmes Boulle, Galkowski, Imbault-Huart, les Drs Comiti, Lellouch, J.F. Lemaire, Stofft, Valentin, Vial, MM. de Miniac, Ribaut, Rouzeau, Théodoridès. Les amitiés littéraires de Laennec, son humanisme d'helléniste et de celtisant, son rayonnement dans la littérature sont exposés par les Prs Dedeyan, Robert, Pigeaud et par Mlle Dumaitre, tandis que le R.-P. de Bertier de Sauvigny évoque sa vie spirituelle rappelée aussi à Saint-Sulpice, le lendemain du Colloque, par le R.-P. Riquet. Le Pr Ackerknecht raconte la polémique avec Broussais. Les Prs Huard et Chrétien montrent les suites des découvertes de Laennec.

Enfin, le tableau de l'extraordinaire, précoce et toujours actuelle diffusion de l'œuvre de Laennec dans le monde entier est tracé, en particulier pour les pays anglo-saxons, par Othmar Keel, le Dr Sakula et le Pr Nicolas ; pour l'Espagne, par le Pr Cid ; pour les Pays-Bas, par le Dr Knegtel.

Ce bref résumé ne peut donner qu'une idée insuffisante de la somme de travaux que représente le très important recueil publié dans ce numéro spécial. Tous ceux qui s'intéressent, non seulement à l'histoire des sciences et de la médecine, mais aussi à celle d'une époque extraordinairement fertile, tous ceux qui aiment la devise de Laennec : « Attacher la pensée au réel », auront à cœur de posséder ce volume.

M. Valentin.

F.A. Sondervorst. — « Histoire de la médecine belge », 18 × 25, 326 p., ill. Ed. Séquoia, 1981.

Une fois de plus, notre éminent collègue le Pr Sondervorst publie un ouvrage important et remarquable, autant par la forme que par la somme de connaissances qui s'y trouve déployée. Champ de bataille éternel de l'Europe de l'Ouest, la Belgique est heureusement aussi le carrefour où se développèrent lumineusement les sciences et les arts de la civilisation occidentale. Après les marques indélébiles de la médecine celtique et gauloise, puis les traces romaines, le livre nous ouvre des chapitres passionnants sur la pratique et les résultats des médecins du Moyen Age et leur environnement social, sur une terre où les universités comme les communes jouissaient de privilèges et de libertés favorisant le progrès d'un peuple énergique et prospère. La Renaissance est une très grande époque symbolisée par le nom de Vésale, né à Bruxelles en 1514, tandis qu'au début du XVII^e siècle, Van Helmont établit les principes de la science moderne. Mais, à côté de ces noms connus et illustres, que de merveilleux médecins et chirurgiens

nous sont présentés par Sondervorst, avec un luxe de détails et une précision iconographique qui donnent à ce livre un charme et une efficacité incomparables. L'essor de la médecine belge et celui de la chirurgie au XVIII^e siècle sous la domination éclairée de la maison d'Autriche, puis l'époque révolutionnaire et l'occupation française avant le bref intermède hollandais, l'immense bouleversement scientifique du XIX^e siècle, enfin celui du XX^e siècle, sont décrits avec le même soin diligent ; et les Prix Nobel apparaissent, comme celui de Jules Bordet, aidé par Octave Gengou. Quelques lignes émouvantes nous rappellent l'œuvre historique de Joseph Tricot-Royer à Louvain, maître dont l'auteur est le plus digne des élèves. Voilà un ouvrage que nos lecteurs voudront lire.

M. Valentin.

Michel Mordant. — « Histoire de la médecine arabe de sa naissance au siècle d'Avicenne », 21 × 29,5, 84 p. + IV p. (Thèse méd., Paris VI. Pitié-Salpêtrière, 1981, n°), dactylographiée.

Présidée par le Pr Cornillot, inspirée par notre collègue le Dr Courtine, la thèse de Michel Mordant réussit le difficile problème de résumer en moins d'une centaine de pages l'histoire combien multiforme de la médecine arabe jusqu'à Avicenne.

Ses origines pré et protoislamiques, puis la saisie au vol de l'héritage de l'Ecole d'Alexandrie s'effondrant, tels sont les prodromes d'une aventure intellectuelle et scientifique qui va bientôt se développer avec l'expansion due aux Omeyyades qui ne seront chassés du pouvoir que vers 749, cédant la place aux Abassides. C'est le moment de la rencontre entre le khalife Al Mansour et les médecins chrétiens de Perse. Et voici les premières traductions dues à ces médecins, véritables passeurs de la science antique. Toujours en Perse, au X^e siècle, naît Razès, dont l'œuvre considérable est ici analysée.

Mais l'Irak, l'Egypte, le Maghreb montrent aussi une expansion médicale importante, précédant celle de l'Espagne du X^e siècle avec les grandes figures du moine Nicolas, traducteur des manuscrits grecs en arabe, et du médecin Albucassis, introducteur d'Hippocrate et de Galien.

Enfin le XI^e siècle sera le siècle d'Avicenne.

Michel Mordant, dont la thèse a obtenu une médaille d'or, doit être félicité d'avoir apporté une clarté efficace et une précision utile dans l'exposé très documenté qu'il a su réaliser, pour le plus grand bien de tous les amis de l'histoire de la médecine. Nous souhaitons que cette thèse soit éditée.

M. Valentin.

Danielle Jacquart. — « Le milieu médical en France du XII^e au XV^e siècles ». En annexe au « Dictionnaire » d'Ernest Wickersheimer (2^e supplément), Genève, Droz ; Paris, Champion, 1981. 15 × 22, 488 p. (Collection Hautes études médiévales et modernes du Centre de recherches d'histoire et de philologie de la IV^e section de l'Ecole Pratique des hautes études, V, 46).

Voilà un remarquable ouvrage, publié en complément de la grande œuvre de Wickersheimer, dont les données ont fourni la base d'un traitement informatique

qui en a permis une nouvelle exploitation. Plusieurs milliers de médecins et de praticiens de l'époque médiévale ont été ainsi reportés dans leur milieu sociologique et leur champ d'activité de la façon la plus intéressante. Leur type et leur cadre d'activité, leur condition personnelle, leur place dans la société, leur vie intellectuelle ont pu être analysés. Puis, dans une approche plus chronologique, l'évolution même des professions depuis l'an mille jusqu'à la Renaissance fait l'objet d'une étude approfondie, à la lumière des renseignements recueillis.

Ainsi, Danielle Jacquart a mené à bien une sorte de synthèse reconstructive de la société médicale du Moyen Age, en se basant de la façon la plus précise sur des données numériques analytiques parfaitement définies. On ne saurait trop la féliciter de ce travail, digne de porter en sous-titre le nom du grand historien de la médecine sous l'égide duquel elle s'est modestement placée.

M. Valentin.

Pierre-Jean Vignault. — « Médecin du travail avant l'heure : Amédée Lefèvre (1798-1869) », 21 × 29,5, 60 p. + X p. (Thèse méd. Bordeaux II, 1981, n° 440), dactylographiée.

Elève de la grande Ecole de santé « navale » de Bordeaux, celle qu'il appelle « cette vieille dame digne aujourd'hui près de sa fin », Pierre-Jean Vignault a su trouver dans la vie et l'œuvre d'Amédée Lefèvre un sujet de thèse convenant à sa future carrière de médecin des Armées. Nous sommes heureux de lui rendre hommage, non qu'il nous apprenne dans son consciencieux travail des faits ou des événements qui n'aient pas été cités jusqu'à maintenant, mais parce que le choix même de son sujet emporte tout notre assentiment.

Car l'exemple de Lefèvre, formé à la rude école des chirurgiens embarqués sur les derniers navires à voile, luttant pendant vingt ans dans sa chaire de Rochefort puis à la Direction de Brest contre les gens en place et les grands patrons des facultés pour leur faire comprendre les voies d'accès du plomb et la réalité du saturnisme, cet exemple obstiné mérite de mieux être connu des jeunes médecins du travail comme des praticiens ou des hospitaliers.

C'est pourquoi nous félicitons de tout cœur Pierre-Jean Vignault d'avoir fait ressurgir d'un passé trop oublié la belle figure d'Amédée Lefèvre.

M. Valentin.

Henri-Pierre Jeudy. — « La peur et les médias ; essai sur la virulence », P.U.F., Paris, 1979, 159 p.

Avec un parti-pris marqué influencé sans doute par une idéologie « gauchiste », l'auteur de ce pamphlet pratique la confusion de notions de valeur chère à cette idéologie en faisant un rapprochement arbitraire entre l'apparition de la rage en France, en 1968, et les événements politiques survenus cette même année, comme si une épizootie vulpine avait quelque rapport avec un mouvement contestataire humain. Pour Jeudy, les mesures préventives contre la rage ne sont destinées qu'à entretenir une psychose touchant l'imaginaire collectif et il s'efforce de minimiser les dangers présentés par la maladie. L'auteur va jusqu'à comparer (p. 32) « la bestialité enragée des renards » avec les revendications de détenus faisant valoir leur qualité d'hommes ! Il écrit ailleurs (p. 75) : « Quand les médias

parlent de la rage et de sa propagation, ils traduisent tantôt une angoisse collective, tantôt une mise en dérision d'une peur dont l'objet est devenu anachronique.»

Persistant dans son assimilation voulue et tendancieuse de notions totalement différentes, l'auteur extrapole en parlant d'« insinuation virale », de « viralité (ou virulence) de la violence », etc. Et, rappelant la variabilité du temps d'incubation de la rage et de l'apparition de ses premiers symptômes, il proclame dans un style qui se veut volontairement hermétique : « virtualité du symptôme, virtualité de l'angoisse, de la panique... incertitude de la spécificité du mode symptomatique ». Et le « leitmotiv » revient : « La bestialité enragée est... à l'image de la violence terroriste, comme si les dispositifs de sécurité se ressemblaient malgré la différence de leur objet » ; la confusion de notions de valeur se poursuit : « Ainsi, les médias tracent une véritable similitude entre les fléaux « actuels » : la rage alterne avec la marée noire, les violences terroristes. » Point n'est besoin d'insister sur une telle optique tendancieuse et volontairement truquée au départ. Le seul intérêt du présent ouvrage, pour l'historien de la médecine, réside dans quelques textes des XVIII^e et XIX^e siècles (p. 75-112) relatant des cas de rage ou décrivant des remèdes censés la guérir.

Ce livre est un exemple typique des extrapolations faites sur un sujet scientifique par un auteur non spécialiste qui interprète à sa guise et à sa fantaisie des faits précis pour les faire cadrer avec son idéologie. Un exemple à ne pas suivre...

Jean Théodoridès.

Conférences d'histoire de la médecine (cycle 1980-81). — Institut d'histoire de la médecine, université Cl-Bernard, Lyon I. Un vol., 21 × 29, 219 p. Collection Fondation Mérieux.

Groupe de 11 conférences données au Musée d'histoire de la médecine de Lyon. Tout est intéressant et particulièrement :

La rage au XIX^e siècle en France, par G. Rollet, qui étudie la clinique de la rage chez l'homme ainsi que chez le chien, le loup où la rage est très virulente, entraînant la mort de l'homme mordu en quelques jours et que l'on traitait par de cruelles cautérisations. La rage du renard ressemble à celle du chien. Les herbivores, le porc n'en sont pas exempts ; il en est de même pour la chauve-souris. Les nombreux traitements d'avant Pasteur sont énumérés.

L'histoire de l'angine de poitrine est exposée en 20 p., par J.P. Delahaye, depuis l'observation princeps d'Heberden, en 1768, jusqu'aux premières interventions de pontage de Favaloro, en 1967.

L'histoire de l'Hôtel-Dieu de Lyon est racontée par cinq auteurs : G. Despierres avec R. Labry, A. Bouchet, J. Rougier et J.M. Robert. C'est la lutte politico-immobilière des partisans de la démolition du vieil Hôtel-Dieu (sauf pourtant la façade de Soufflot sur le quai du Rhône), de la vente des terrains à une société immobilière pour en tirer les sommes nécessaires à la construction d'un hôpital moderne en banlieue, position soutenue par J. Courmont, aidé d'Edouard Herriot, par le doyen Hugournenq, Polosson, Josserand et encouragée par le journal *Le Progrès*. Cette position est combattue par ceux qui trouvent que la vente des terrains sera très insuffisante pour la construction d'un nouvel hôpital et que ce serait un attentat contre l'art et l'histoire ; le *Nouvelliste* soutient ce point de vue. La lutte — acharnée — dure ainsi de 1887 à 1933 (!), puis l'axe se déplace : on laisse l'Hôtel-Dieu, mais on détruit l'hôpital de la Charité ; l'on construit Grange-

Blanche et l'on a des projets pour moderniser l'Hôtel-Dieu, durement touché lors de la Libération.

La Bible et l'histoire de la médecine est un sujet savamment traité par A. Bouchet, mais qui se résume difficilement car il faudrait répéter toutes les citations du texte biblique et qui concernent l'anatomie, la pathologie interne et externe, la thérapeutique, l'hygiène, les miracles, l'homosexualité, l'inceste, la mort et les résurrections. Vingt-deux pages denses où l'on apprend ou réapprend beaucoup.

Les autres conférences sont aussi d'un intérêt certain :

- G. Despierres : Histoire de la tuberculose ;
- A. Bertoye : Histoire du choléra ;
- P. Monnet : Histoire du rhumatisme articulaire aigu ;
- J. Normand : Histoire d'une thérapeutique (la thérapeutique digitalique hier et aujourd'hui) ;
- P. Marion : Histoire de la chirurgie cardiaque ;
- Ch. Chassagnon : Histoire des guérisons de Lourdes ;
- M. Boucher : Histoire de la vigilance, de l'âme à la formation réticulée.

Tout cet ensemble fait grand honneur à l'Ecole historique de Lyon.

P. Durel.

Alain Ségal et Jacques Willemot. — « Endoscopie », extrait de « Histoire de l'O.R.L. », *Acta oto-rhino-laryngologica belgica*, 1981, 35, Suppl. III, 393-630.

Une fois de plus, nos amis Segal et Willemot donnent la mesure de leur grand talent et de leur efficace érudition.

Dès le VI^e siècle avant Jésus-Christ, l'existence de canules et de miroirs d'endoscopie est archéologiquement prouvée, parfois même avec des artifices remarquables dans leur forme coudée ou l'adjonction de fenêtres latérales : les découvertes à Ninive d'une loupe en cristal poli, de systèmes d'exploration oculaire dans l'ancienne Egypte, des instruments tubulaires utilisés par les savants hindous rédigeant avant l'ère chrétienne le « Suçruta » ou des canules nasales grecques de l'Ecole de Cnide précèdent les descriptions gréco-latines de différents spéculums retrouvés d'ailleurs à Pompéi et à Colothon. Toute cette antique nomenclature est reprise par les médecins byzantins et arabes, puis par l'Ecole de Salerne. Des instruments canulaires se trouvent dans l'arsenal professionnel d'Arnaud de Ville-neuve, puis de Lanfranc, de Guy de Chauliac, enfin des maîtres de la Renaissance qui joignent dans leur iconographie des dilatoires et des spécula, des ouvre-bouches et des glossocatoches, tandis qu'ils reprennent à leur compte des instruments probablement déjà connus comme le spéculum d'oreille. Au XVII^e siècle, Scultet se sert d'une canule fenêtrée. Georges Arnaud de Ronsil, au XVII^e siècle, pose les bases essentielles de l'éclairage par lampe sourde complétée par une lentille convergente. Enfin au XIX^e siècle, l'ère des endoscopes avec éclairage externe ou incorporé, dont les pionniers sont Ségalas et Bonnafont, appliquant les méthodes optiques de Fresnel, va durer jusqu'à nos jours, précédant l'admirable application de la technique des fibres de verre, due aux travaux précurseurs longtemps oubliés de John Tyndall.

Ce trop bref et insuffisant résumé ne peut donner qu'une faible idée de la richesse et de l'immense intérêt de ce volume, précédant un ouvrage considérable, qui fera date.

M. Valentin.

Denise Eynard. — « Histoires de l'accession de la femme à l'enseignement public et aux études médicales en France ». Description de la population féminine inscrite à la faculté de médecine de Lyon de 1877 à 1970. 21 × 29,5, 114 p. Thèse de médecine, université Claude-Bernard de Lyon, 1981 (25 novembre 1981). Dactylographiée.

C'est un travail important que Mme Denise Eynard a mené à bien avec un souci de détails et de méthode auquel il faut rendre hommage, sous la présidence du professeur Alain Bouchet.

Dans une première partie, toute l'histoire de l'instruction de la femme, depuis le pré-Moyen Age et la naissance de l'Université jusqu'à notre époque, nous montre une lente progression passée par les monastères et les ordres religieux, puis freinée jusqu'à la loi Falloux, Victor Duruy, Jules Ferry et Paul Bert.

Au Moyen Age, il y eut jusqu'au XIV^e siècle d'assez nombreuses femmes médecins, qu'on appelait les « médiennes », et même des femmes chirurgiens. Mais les Facultés leur déclarent la guerre alors. Et, à la Révolution française, elles étaient totalement évincées. Cela dura jusqu'en 1866, date de l'inscription de l'Américaine Mary Putnam à la faculté de Paris, suivie par Mme Bres. Il fallut attendre vingt ans pour que Mlle Klumpke, qui deviendra Mme Déjerine, fut reçue à l'Internat de Paris, alors qu'en Russie déjà, plus de 400 femmes exerçaient.

A Lyon, c'est aussi une Russe qui s'inscrit la première à la Faculté, en 1884. L'étude méthodique de Denise Eynard nous montre la lente évolution lyonnaise : le pourcentage des femmes passe de 1,4 % en 1903 à 5,7 % en 1935, alors que 72,5 % d'entre elles passent leur thèse, en moyenne vers 28 ans. Il y en a six fois plus en 1969. Mais alors, l'université de Lyon ne compte aucune femme professeur titulaire, si cinq femmes sont professeurs sans chaire ou agrégées... Le chemin égalitaire reste long...

M. Valentin.

Evan M. Melhado. — « Jacob Berzelius : The emergence of his chemical system ». Almqvist and Wiksell International Editeur.

Nous savons que Berzélius (1779-1848) s'il ne put connaître Lavoisier, en fut le disciple et digne continuateur. Dans l'introduction de cet ouvrage, les premières lignes sont : « L'étude de l'histoire de la chimie du XVIII^e siècle est marquée principalement par le besoin d'expliquer les phénomènes de la révolution créée par Lavoisier. »

En effet, Berzelius chercha à expliquer les réactions chimiques par une théorie électrochimique, déterminant les « équivalents » d'un très grand nombre de corps simples. Il créa la notation chimique dont Lavoisier avait eu l'idée.

Membre associé de l'Institut (en 1822), Berzelius publia tous ses ouvrages en français. Il en écrivit même d'abord en français, leur traduction en suédois, allemand ou anglais étant postérieure.

Ce très attrayant ouvrage suit pas à pas l'évolution de la pensée de Berzelius. Ecrit en anglais, les citations qui pourraient être difficiles pour le lecteur français sont écrites dans notre langue, telles que Berzelius les fit paraître notamment dans notre *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*. D'autres citations sont en allemand. La lecture de cet ouvrage sera donc un excellent exercice de langues étrangères en même temps qu'un plaisir pour ceux que l'histoire des sciences intéresse.

P.A. Delaby.

Jacques Fossard. — « Histoire polymorphe de l'internat en médecine et chirurgie des Hôpitaux et Hospices civils de Paris ». Préface du professeur Michel Arzac. Deux superbes volumes, 156 et 169 pages, 22 × 30, abondamment et agréablement illustrés. Edition du Cercle des Professeurs bibliophiles de France (44, rue Bizanet, 38000 Grenoble). 950 F.

J'ai le plaisir de présenter à notre Société ce bel ouvrage qu'elle vient de recevoir et de féliciter vivement l'auteur et son préfacier.

La naissance et la vie de l'Internat sont suivies jusqu'à ces dernières années. Bien que les documents formels ayant trait à sa création soient difficiles à produire, on sait que la fondation remonte au 4 ventôse an X (23 février 1802) et le but était de donner priorité à la clinique. Le premier concours se déroula le 13 septembre 1802.

L'auteur distingue une période classique (1802-1902) où il expose les conditions et l'ambiance des concours ainsi que la vie de l'interne, avec son sérieux et son « folklore ».

La période moderne (1902-1981), tout en continuant à parler de la vie des internes, décrit l'essaimage en province et dans quelques pays étrangers, mais aussi le développement des Internats de province et la place actuelle des C.H.U.

L'ouvrage est agrémenté de nombreuses citations, de l'évocation des maîtres issus de l'Internat, ainsi que du rappel des chansons de salles de garde et des pittoresques bals de l'Internat.

Les manifestations du centenaire (Opéra-Comique) et du cent-cinquantaire sont remises en mémoire, mais aussi les guerres et l'Occupation qui frappèrent douloureusement dans les générations des internes.

L'Internat et ses « conférences » de préparation seront difficiles à remplacer, malgré les nécessités de la demande médicale actuelle. L'auteur est nostalgique d'un temps qui évolue ; espérons que les solutions qui seront proposées se compareront quand même à ce que l'Internat a apporté à la médecine française.

P. Durel.